

Portrait d'Albert Cossery



Il y a des écrivains qui se fondent dans des légendes. Albert Cossery est, assurément de ceux-là. On ne compte pas les anecdotes qui portraiturent ce dandy d'origine égyptienne, aux airs d'échassier beckettien et oriental, portant haut sa grande carcasse dans un Saint-Germain depuis longtemps disparu et dont il était un magnifique vestige vivant. Écrivain inclassable, en-dehors des sérails, obstinément libre, on dit de lui qu'il n'écrivait qu'une phrase par jour, y apportant mille soins. Il a fasciné Camus, Lawrence Durrell, Moustaki lui a consacré une chanson et Bohringer en parlait tout le temps.

Disparu il y a dix ans tout juste, Cossery mérite qu'on remette son existence en perspective, qu'on relise ses livres, qu'on y redécouvre la subtile insurrection, le pouvoir d'indignation, la moquerie de la lucidité. Dès l'ouverture du numéro de la revue *A* (Littérature-action), qui lui consacre un dossier, Laurent Doucet nous dit que ses romans peuvent se lire « *comme un cycle, une initiation au regard subversif et à la paix intérieure* », une sorte de formidable révolution intérieure, qu'il voulait « *“apprendre à rire au peuple”, pour saper avec élégance et mansuétude l'hypocrisie et l'idiotie humaines* ». C'est en effet une manière de lire l'œuvre solitaire de Cossery, entendons une œuvre unique, obstinée, différente.

L'article de David Parris nous rappelle son enfance aux confins de deux cultures et de deux langues, le français et l'arabe, dessinant les choix d'un écrivain qui est toujours ailleurs. On se souvient de ses *Fainéants dans la vallée fertile*, des petites gens de *La Maison de la mort certaine* ou des *Couleurs de l'infamie*. Les livres de Cossery peuvent se lire comme des contes, des avertissements drôlatiques. Et dans le contexte d'aujourd'hui, après les révolutions arabes, la reprise en main du pouvoir au Caire par les militaires du Maréchal al-Sissi, la dimension révolutionnaire de ses livres ne peut que sauter aux yeux. Il suffira de relire *Mendiants et orgueilleux* ou *La violence et la dérision* pour se convaincre aisément que leur lecture est plus que jamais nécessaire.

Il ne faudrait pas pour autant se laisser berner par une simple lecture edificatrice. Et Irène Fenoglio rappelle bien dans son article la manière dont il faut aborder cet écrivain égyptien de langue française, ce que la politique réelle de son pays et de la France, font jouer dans son œuvre. C'est ce qui intéresse aussi Parris dans son article « Le refus de la revendication ou la

revendication du refus ». Il y explique une sensation de « *ne plus appartenir* », la nécessité de relier deux univers, deux cultures, de peiner à y parvenir, de ne cesser de constater la petitesse des hommes et du pouvoir, comme la répétition inusable du pire. Heureusement, chez Cossery tout est emporté dans un rire terrible, lucide, impitoyable et doux en même temps. Le dossier, par moment au ton un peu trop universitaire, est illustré de documents intéressants ainsi que d'un extrait d'une adaptation en bande-dessinée de *Mendiants et orgueilleux* par Golo. A poursuit dans le reste du numéro dans sa démarche engagée, misant sur des relations entre des univers hétérogènes et qui s'inscrivent dans la cité, dans le politique, la manière dont se relie des espaces culturels. **H .P.**